

LE SOUVENIR DE JAURÈS

Août 1946

Mon plus lointain souvenir touchant Jaurès est bizarrement mêlé à une idée de sacrilège. L'un des crimes que j'entendais reprocher au dreyfusard Jaurès, c'était d'avoir fait baptiser sa fille avec l'eau du Jourdain. Là-dessus mon imagination travaillait. J'aurais pu interroger les grandes personnes, mais un petit garçon sait d'avance la réponse qui l'attend : « Cet enfant est assommant avec ses questions... » ou encore : « Tu comprendras plus tard. » Le plus souvent, quelques propos vagues et sibyllins témoignent de la hâte qu'on a de se débarrasser de lui. Je m'en tenais donc à cette idée d'une eau sainte, dérobée en secret par un méchant – qui, tout de même, n'était pas si méchant qu'on le disait, puisque, en matière de religion, il recherchait des raffinements dont ma pieuse famille elle-même ne se fût jamais avisée.

Beaucoup plus tard (j'avais dix-huit ou dix-neuf ans), je vis et j'entendis Jaurès à Bordeaux, dans des dispositions, je dois l'avouer, fort hostiles. Non, certes, parce qu'il était socialiste (la grâce du *Sillon* m'avait alors touché), mais un jeune catholique ne pouvait pardonner à Jaurès d'avoir été en toutes circonstances le terre-neuve de Combes. Chaque fois que le petit père Combes était près de sombrer, le gros Jaurès se jetait à l'eau. Il est certain que cet idéaliste fut un manoeuvrier parlementaire habile et même retors. C'est ce que Péguy ne lui pardonna jamais : le mystique, en lui, le cédait au politique dès que la question religieuse était en jeu, c'est-à-dire à tout bout de champ, car l'histoire de la République, à ce début du siècle, tenait toute dans le débat mal engagé entre une Droite, qui compromettait la cause de la religion avec celle du pire conservatisme social et d'un anti-sémitisme hideux, et une Gauche endiablée, qui tirait profit à fond de l'équivoque.

Je vérifiai, ce jour-là, ce que m'ont dit souvent les admirateurs de Jaurès : son éloquence avait besoin du succès pour s'échauffer. Traitant des affaires marocaines devant un auditoire à demi bourgeois, il me parut d'abord médiocre. Mais un de mes maîtres de la Faculté, fort présomptueux, vint le contredire, sur un ton pédant. Alors le gros homme se réveilla : sa réponse ne fut pas foudroyante, mais écrasante. Il prit entre ses grosses pattes mon frêle maître et le réduisit en bouillie devant son élève scandalisé et charmé.

Plus tard encore, à Paris, je fus frappé de ce que Jaurès était, avec Maurras, le seul de ses contemporains pour qui Barrès eût de l'admiration. Il avait beau le comparer tantôt à une grosse bête fumante, tantôt à une énorme locomotive soufflant dans un nuage de suie, ce prince amer du passé observait en Jaurès, non sans quelque envie, une force puissante orientée vers le futur. Ils étaient fort en coquetterie : cela paraît à maintes pages des *Cahiers* de Barrès qu'impressionnait l'immense culture de son adversaire. Ils s'entretenaient de Pascal. Barrès s'attendrissait de ce que le leader socialiste faisait ses délices de George Sand.

Mais comment n'eût-il pas aimé George Sand ? C'était un homme de Quarante-Huit, spiritualiste comme on ne l'est plus (du moins chez les communistes...), pacifiste, très « Vive la Pologne, Monsieur... ». J'écoutais hier soir, à la radio, Marcel Cachin faire l'éloge de Jaurès avec une émotion non jouée. Pourtant, je me le demande : un communiste d'aujourd'hui voit-il en Jaurès un révolutionnaire authentique ? Il l'était sur un certain plan ; mais il avait, avec son ennemi Maurras, ce trait commun qu'ils appartenaient tous les deux au personnel de la Troisième République, qu'ils en faisaient partie intégrante, qu'ils y jouaient les premiers rôles et se savaient irremplaçables. La révolution sociale pour l'un, le retour à la monarchie pour l'autre, étaient un but idéal vers lequel ils tendaient, mais qu'ils considéraient *sub specie aeterni*.

Ils étaient les bénéficiaires des institutions républicaines.

Pour un orateur, quelle tribune que celle du Palais-Bourbon d'alors ! Entre les grandes manifestations populaires où il soulevait les foules, le chef socialiste, en toute occasion, s'adressait à la France et au monde et triomphait dans des débats où l'art, la littérature, la métaphysique tenaient souvent autant de place que la politique. Nous rougissions de cette Chambre où Jaurès répondait à Ribot, à de Mun, à Barrès. L'Opposition, l'Action française avaient fini par persuader une partie de la nation que nous étions déshonorés par cette Assemblée d'imbéciles et de voyous. De quel œil mélancolique un Herriot doit regarder aujourd'hui cette tribune morte !

Jaurès tomba « pour avoir aimé la paix », comme l'a dit justement Cachin, car son assassin crut abattre en lui, à la veille de la guerre, un agent de l'étranger. Alors je commençai de comprendre ce qu'avait été Jau-

rès et ce qu'il avait incarné. Je n'oublierai jamais ce que m'a raconté mon ami Jean Guehenno, lorsque, petit ouvrier d'une ville bretonne, au cours d'une grève, il resta des heures accroché à la colonne d'un marché où Jaurès devait parler, et que, ce jour-là, il reçut tout de cet homme : la foi en la mission de la classe ouvrière, une irréductible confiance dans la vie, si atroce qu'elle fût, une lumière qui l'éclaire encore après tant d'années.